

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pas un mur de Paris où ne soient placardées d'alléchantes affiches annonçant à la fois des agrandissements considérables et l'exposition des dernières nouveautés pour la saison d'hiver. « Les magasins, déclarent les uns, seront uniques dans le monde, autant par leur étendue que par leur magnifique installation. » — « Nos agrandissements sont importants et ajouteront beaucoup au confortable de notre installation, » disent plus modestement les autres. — Au milieu d'annonces aussi engageantes, comment résister, lorsqu'on est femme, c'est-à-dire curieuse, que la mode vous invite, que la saison oblige et que l'occasion... ou plutôt les occasions vous tentent ?

On se laisse donc entraîner. Il faut voir alors avec quelle ardeur fiévreuse on se faufile à travers les rayons de soieries, de lainages, de lingerie, tournoyant autour des costumes et des confections, s'arrêtant à tout bout de champ devant les « bibelots », l'article de Paris, les chinoïseries, remontant jusqu'aux meubles, — qu'on n'a pas envie d'acheter, grands dieux ! — pour finir par les tapis et tentures d'Orient.

Deux grandes maisons surtout se partagent, en emps ordinaire, les faveurs du public parisien ; chacune a ses partisans. Mais, au moment de ces expositions générales, il n'y a plus de parti pris : on partage également ses visites, on veut tout voir afin d'établir de justes comparaisons.

Aujourd'hui, comme toujours en pareille circonstance, nous indiquerons

à nos lectrices les nouveautés de la saison en fait de tissus ; nous commencerons par le lainage et la *fantaisie*, nous réservant de parler une autre fois de la soierie et du velours.

La plupart des étoffes ont 1 mètre 20, ce qui est une largeur commode pour la polonoise et la robe princesse, favorites actuelles de la mode. Nous citerons en unis : le drap, la vigogne, le chevron, la diagonale, le cachemire, etc., que la mode, en ses décrets, entend mélanger avec la soie et le velours. La fantaisie comporte une variété plus grande de tissus. En ce sens, la nou-

veauté comprend : le cachemire broché soie, figurant des rayures pointillées de deux tons ; le matelassé nouveau genre, dont les carreaux sont marqués à fils tirés, avec des filets imperceptibles de soie pâle ; le matelassé à carreaux entrecoupés, crème sur gros bleu, marron sur brun foncé, etc. ; le cachemire à rayures algériennes de deux teintes, rouge et bleu marine par exemple ; le broché soie granité, d'un charmant caractère, représentant des

rayures régulières de pointillés en soie (rouge et crème sur fond prune, crème et bleu pâle sur fond marron, etc.) ; des brochés soie sur matelassé de différents genres, à rayures très-originales en soie sur fonds de toutes nuances. Enfin, nous noterons une armure veloutée à rayures délicates et pointillées de plusieurs nuances.

En général, ces différents tissus sont d'un aspect fort sobre, et la femme la plus sérieuse ne saurait refuser de s'en habiller, malgré les pointillés brillants de plusieurs d'entre eux. Pour garnir les costumes de ce genre, nous conseillons les bandes de velours noir, lisérées de faille assortie aux nuances claires de l'étoffe, ou des biais de faille de deux tons choisis dans le même sens. Le costume breton est souvent coupé dans un de ces brochés ; mais il faut avoir soin de le prendre parmi ceux qui sont le moins à effet, ce costume ayant par lui-même assez d'originalité pour qu'on ne doive pas y ajouter.

Une jolie nouveauté, c'est le gilet Louis XV en peau de gant, couvert de

belles broderies en toutes nuances ; des bandes assorties servent de garniture pour le costume qui accompagne le gilet. On peut, dès maintenant, prédire que cette mode ne tombera pas dans la vulgarité, car peu de bourses pourront y atteindre. Nous n'avons jamais parlé des cuirasses en chevreau uni, ne trouvant pas l'idée heureuse : cette peau se flétrit assez vite, se froisse et prend des reflets pitoyables, surtout la peau noire que nous avons vu plus souvent porter. Quant à l'innovation que nous venons de signaler, c'est tout différent ; d'abord il n'y a que des devants de gilet, puis



P. N° 337. — CHAPEAU DE THÉÂTRE.

Modèle de la maison Mélanie Percheron (rue de la Paix, 24).

les bandes sont étroites et le tout très-orné. Si cela coûte cher, c'est du moins beau et solide.

Le relevé à la paysanne s'accroît beaucoup, en dehors du costume breton, pour la tunique et même la jupe à traîne qui, de cette façon, devient courte.

Les boutons de nacre sont également employés en toute occasion; il en est de bien jolis dans le nombre: de tout blancs, de bleutés, de verdâtres, de jaunes marbrés, etc. Nous indiquerons encore, si nous ne l'avons déjà fait, le gentil bouton *camée*, petite boule rosée qui forme de si gracieuses garnitures.

Puisque nous en sommes aux menus détails des garnitures, nous signalerons aux femmes de goût, pour accompagner les boutons de luxe dont nous venons de parler, les boutonnières, réelles ou factices, exécutées en soie de couleur. Nous en avons vu en cordonnnet rouge, bleu, crème et autres nuances, qui tranchaient le plus coquettement du monde sur l'étoffe unie et sombre du costume.

Le galon à jour brodé de perles, — que l'on assortit à la toilette ou qui tranche sur elle, selon qu'on le préfère, — acquiert une grande autorité dans les modes parmi les garnitures à succès. L'effet en est, du reste, fort élégant, et le scintillement de la perle égaye la toilette et le teint de la personne ainsi habillée. Nous avons beaucoup félicité une de nos grandes couturières à la vue d'une toilette de ce genre qu'elle nous montrait dernièrement: c'était une composition de faille noire et casimir gris perle, cette dernière étoffe disposée en un long et large gilet très-découvert, et bas de manches avec galons gris brodés de perles de même nuance merveilleusement placés.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 337.

CHAPEAU DE THÉÂTRE. — Capote en peluche rose, à passe et fond lisses. Une écharpe en gaze crème entoure la calotte; elle se croise derrière pour venir former des mentonnières devant. Deux plumes, de nuances assorties aux couleurs de la gaze et de la peluche, ornent le fond du chapeau, sur le devant duquel elles retombent. Bandeau de gaze bouillonnée sous la passe.

G. N° 677.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Paletot de velours noir et sicilienne, de forme demi-ajustée. Sur le devant, long plastron faisant tablier dans le bas et pointe de châle dans le haut, retombant derrière, avec des franges sur les bords. Ce plastron se ferme de côté par des boutons de nacre, qui se répètent de l'autre côté avec des lacets blancs croisés. Des bandes de plumes noires traversent les côtés dans leur largeur, depuis la couture du petit côté du dos, ornant le dessus de poche; ces bandes descendent ensuite sur les bords du plastron et forment tête à la frange qui termine le vêtement. Par derrière, le paletot est orné d'une longue bande de sicilienne, pointue à son extrémité; elle se relie aux côtés par deux bandes plus étroites qui semblent l'ouvrir. La même disposition de boutons et de lacets semblables aux précédents se répète sur le milieu de cette bande. Au bas des manches, large parement de sicilienne à bouts garnis de franges et pendant vers le coude; au-dessus de celui-ci, un brassard de plumes. Collier de plumes dans le haut du vêtement. (Pour le devant de ce paletot, consulter la figurine n° 2 qui représente le même modèle vu de face.) — Robe princesse en sicilienne grise, formant courte traîne, sans garniture. — Chapeau de feutre blanc, garni de ruban bleu et d'une longue plume de même couleur.

2. Paletot de velours et sicilienne (même modèle, vu de face, que celui de la figurine n° 1.) — Jupou à courte traîne, en faille noire, entouré de coulissés et d'un volant. — Chapeau de feutre noir, orné de ruban caroubier et d'une plume assortie.

G. N° 690.

TOILETTES D'APPARTEMENT. — 1. Costume en cachemire crème. — Jupou à traîne, entouré d'un volant de 15 centimètres, surmonté de plusieurs bandes de velours marron. — Polonaise de forme particulière; le milieu du dos ne forme qu'une longue basque qui disparaît sous les draperies de la tunique. Celle-ci, ajoutée au petit côté du devant (côté gauche), est en effet drapée et relevée sur le côté droit de la basque, avec nœud de velours assorti. Trois galons de soie marron rayent le dos; trois autres galons entourent, de distance en distance, le bas du tablier, s'arrêtant à la jonction de la tunique; dentelle noire sur le bord. Un seul galon avec dentelle autour de la tunique. Même garniture au bas des manches et nœud de velours sur le dessus. — Dentelle noire coquillée autour du cou avec ruches de crêpe lisse crème à l'intérieur.

2. Costume de cachemire bleu marine et jupon de faille de même nuance. — Ce jupon, à traîne, est plissé à plis plats devant; les plis sont retenus vers le bas par un ruban boutonné dessus et tombant en coques sur le côté. — Polonaise de forme nouvelle: le corsage formant la pointe au milieu devant, est ouvert de façon à faire la courbe; il est garni de boutons en nacre; un col rabattu en faille orne le haut du corsage. Cette partie seule de la polonaise est détachée du bas, qui s'ouvre sur le jupon en formant un long revers de chaque côté. Ce revers est orné de boutons de nacre posés sur des boutonnières simulées. Une poche en faille toute plissée, formant écharpe du bas, orne le côté du vêtement. La tête de la poche est soulignée par un ruban cloué de boutons. La manche est entourée de brassards et de bracelets de même nature.

Description de la gravure coloriée n° 1363.

TOILETTE D'APPARTEMENT ET TOILETTE DE VISITE. — 1. Robe *Orientale*, en cachemire violet, avec jupon de faille assortie. — Le jupon, à traîne, est entouré d'un haut volant plissé, coupé par trois biais, dont le dernier souligne la tête. — Robe de forme princesse presque collante, se fermant de côté; un revers de faille blanche galonné d'or se rabat sur le corsage en l'ouvrant dans le haut. Les bords des devants sont, l'un richement brodé d'or, l'autre découpé en dents bordées d'un galon d'or; chacune de ces dents se boutonne au moyen d'un bouton assorti. Deux galons de même nature suivent, à quelque distance l'un de l'autre, le bord inférieur de la robe, qui se termine par une haute et riche frange de cordonnnet jaune et fils d'or. Poche sur le côté, toute brodée d'or et garnie de franges, avec revers de faille blanche se rabattant sur le dessus. La manche, ouverte vers le coude, avec revers semblables aux précédents, est également brodée et garnie de galon sur le bord. — Colletterie et sous-manche en batiste festonnée et plissée. — Mules Louis XV en velours violet brodé d'or, avec gland retombant sur le cou-de-pied.

2. Costume de drap gris réséda, avec garnitures de faille assortie, mais un peu plus foncée. — Le jupon ras-terre est orné d'un volant de faille, avec bouillon à plis creusés (fixés par des points et s'adaptant les uns dans les autres) et tête ruchée. — Polonaise s'agrafant devant sur toute sa longueur et sans boutons. Le côté gauche de ce vêtement ne fait qu'un avec le milieu derrière, où vient se draper et se fixer à la taille sous un nœud de ruban le devant droit de la polonaise; mais la première partie se continue depuis la taille seulement, formant la traîne, et vient se fixer à la ceinture placée dessous. Le nœud de ruban dont nous venons de parler se relie par une traverse à un autre large nœud placé de côté. Aumônière en drap à revers et attaches de faille, avec boutons assortis. Plissés de faille au bas de la manche et revers par-dessus. Une pélerine courte complète le costume; elle est garnie de franges grelot en laine sur tous les bords. — Capote de feutre à petit bavolet derrière. Groupe de coques de faille noire dans le haut, avec une plume rouge cardinal et des brides de faille noire.

Description du patron coupé.

Annexe des éditions nos 2 et 3.

ROBE *Orientale*. — Ce patron est celui du vêtement représenté sur notre gravure coloriée n° 1363, figure 1, annexée à ce numéro et décrite plus haut. Il se compose de quatre pièces:

1. Devant de gauche et petit côté du devant s'ouvrant en châle, en formant un revers cassé dans le haut. — Le devant de droite se taille sur celui que nous devons décrire et se coupe en droit fil à partir du cran indiqué au bas du patron.

2. Côté du dos.

3. Dos.

4. Manche à coude.

NOTA. — Ne pouvant, vu la dimension du papier, donner à chacune des pièces la longueur réelle qu'elle doit avoir, nous prévenons nos lectrices qu'elles devront tenir toutes les pièces plus longues de dix centimètres.

CORRESPONDANCE

M^{me} VICTORINE C..., au Puy.

Merci de votre observation au sujet de patrons d'enfants. Nous ferons en sorte de vous en donner aussi souvent que nous le pourrons, en tenant compte de la nécessité de donner à nos abonnées des patrons variés et répondant à tous les besoins.

— M^{me} S. M.-E..., à Malte.

Les costumes de bal pour l'hiver ne se produisent pas d'ordinaire avant le mois de décembre. Pour vous être agréable, nous verrons cependant à en donner dans le courant de novembre.

— M^{me} G..., à Poitiers.

Le prix de nos journaux n'est pas assez élevé pour nous permettre de donner à nos abonnées des primes complètement gratuites; mais nous leur faisons une grande concession en leur laissant pour 3 francs une magnifique planche comme le *Panorama des Modes*, qui ne contient pas moins de quatorze toilettes inédites.

— M^{me} LOUISE B..., à Saint-Germain-Lembron.

La ceinture-cuirasse en percale coûte 6 fr.; en flanelle, 10 fr. Cette ceinture ne peut en aucune façon s'adapter au corset *Sultane* et tenir lieu de ceinture *Jeanne d'Arc*. Celle-ci est en caoutchouc et se trouve cousue au bord inférieur du corset qu'elle allonge naturellement; de plus, elle emboîte et comprime les hanches avec force, ce que l'autre ne fait point. Le seul but de la ceinture-cuirasse est de supprimer les plis et froncés du jupon à la taille en les reportant 25 centimètres plus bas. En la demandant, il faut nécessairement envoyer la mesure du corps.

— M^{me} IVOY K..., à Saint-Brieuc.

Le *Paletot-Cuirasse*, qui a tant de succès en ce moment, est un vêtement demi-ajusté et demi-long, qui rappelle la forme et le genre cuirasse, quoique moins collant. On le fait d'étoffe pareille au costume, ou bien en drap pouvant aller avec tout. Une garniture plate, galon ou velours, est ce qui convient le mieux à ce genre de paletot, pour lequel deux rangées de boutons assez gros et plats sont indispensables. Nous ne connaissons pas de vêtement plus convenable et de meilleur goût pour une toilette de jeune personne.

ÉCHOS DE LA MODE

Il faut la circonstance d'un contrat de mariage pour qu'en cette saison le Paris mondain soit convoqué à une soirée. A l'occasion du mariage de sa fille avec M. Porgès, le baron de Weisweiler a donné une charmante réunion qui a prouvé que le beau monde n'était pas tout entier en déplacement de chasse. M. de Weisweiler ayant longtemps résidé à Madrid, la colonie espagnole y comptait de nombreux représentants.

Soirée de contrat de mariage, la réunion de l'hôtel Weisweiler avait un caractère charmant de jeunesse. Elle était toute pleine de jeunes filles: M^{mes} Troubetzkoï, de Sartiges, de Molins, de Beyens, etc., gravitant autour de M^{me} de Weisweiler, habillée à ravir dans une toilette d'une exquise simplicité.

Quelques robes mêlaient au tulle et à la gaze le taffetas pour le corsage et la tunique, mais celle-ci sans pouff ni retroussis, le plus

souvent seulement très-chargée d'ornements. Plusieurs, à petits volants jusqu'à la taille, avaient un corsage de crêpe de Chine, à tablier court collant par devant, et aux pans allant se perdre noués haut et fort longs par derrière.

Une ravissante toilette bouillonnée de tulle bleu pailleté d'argent, avec guirlandes montantes de feuillages de velours bleu foncé, emportait les suffrages unanimes, non moins qu'un fourreau de satin paille, avec garniture de plumes capucines diamantées.

Grand succès aussi pour la reprise des étoffes moirées et brochées, pour les tuniques et les trains. On produit, avec ces étoffes, des combinaisons de toilettes à la fois d'une grande richesse et d'un goût exquis.

La corbeille de la fiancée était exposée au premier étage de l'hôtel et c'était un va-et-vient charmant de femmes en grande parure, pour aller en admirer les merveilles. Les bijoux nombreux et superbes excitaient tout particulièrement des cris d'admiration. Parmi les cadeaux envoyés à M^{me} de Weisweiler, on remarquait celui de la baronne douairière de Rothschild, ainsi qu'un médaillon ancien d'un travail admirable.

H. DE M.

LES COIFFURES D'ANTAN

Les campagnardes ont été longtemps rétractaires à l'empire de la mode; il y a vingt ans, dans chacune de nos provinces, elles portaient encore le costume traditionnel si pittoresque et si caractéristique. Le nombre toujours croissant des jeunes filles que la domesticité exilait loin du pays a rapidement conquis des prosélytes aux ajustements de la femme de la ville, dont elles multipliaient les spécimens à leur retour dans les villages. L'envahissement a commencé par la coupe, la forme de la robe, le choix du vêtement de dessus, la substitution d'un affreux paletot, taillé sur une guérite, à ce manteau, à cette mante à capuchon qui avaient leur élégance. Cependant, durant quelques années encore, nos villageoises sont restées fidèles à leurs coiffures, généralement assez typiques pour établir nettement la nationalité de celle qui la portait; puis, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, en réalité parce que personne ne voulait être *moins belle* que l'heureuse créature qui affichait la mode de Paris, celles-ci ont disparu à leur tour.

Aujourd'hui, ce n'est guère que dans le pays d'Arles, en Alsace, à Bordeaux, dans quelques cantons retirés de la Bretagne, qu'une coquetterie intelligente a sauvegardé la coiffure locale. Partout ailleurs le nivellement s'est établi: bonnets cauchois, normands, berrichons, picards, chapeaux du Bourbonnais, du Nivernais, de la Franche-Comté, de l'Auvergne, tous ont été abandonnés pour la coiffe de linge, pour celle de tulle enrubanée ou enguirlandée de fleurs de papier.

A la ville, les variations de la mode représentent des moyens différents d'être jolies: pour nos pauvres paysannes, elles n'auront eu, hélas! d'autre privilège que celui de les enlaidir. Si celles qui les ont adoptées étaient témoins du succès que leur constance à garder l'ornementation du pays réserve, dans nos villes elles-mêmes, aux Alsaciennes, Arlésiennes, Bordelaises, que nous citons tout à l'heure, elles regretteraient probablement d'avoir déserté les vieilles coutumes, comme nous le regrettons au seul point de vue de l'esthétique champêtre.

Les plus mal partagées par le goût du jour, ce sont probablement les Normandes. Nos contemporains n'ont peut-être pas oublié le majestueux édifice de fil d'archal, de toile fine ou de batiste qu'elles arboraient le dimanche, vestige précieux de l'ajustement du moyen âge, couronnant superbement un joli visage, ajoutant aux magnificences de la taille un appoint qui n'était pas à dédai-

gner; assez incommode, il est vrai, quand il ventait frais, mais charmant en somme avec ses barbes flottantes en dentelle et l'énorme chignon qui servait d'assises à cette cathédrale. Eh bien, elle est absolument réformée; de Lisieux à Valognes, vous auriez beau chercher, vous n'en rencontreriez pas le plus modeste échantillon; elle n'existe plus que dans les magasins de gravures et sur les têtes des poupées que quelques négociants du cru débitent aux touristes curieux de couleur locale.

Pendant que ce chef-d'œuvre sombrait misérablement, son humble collègue des jours de travail, le classique, le prosaïque, l'horrible bonnet de coton, non-seulement lui survivait, mais rayonnait d'un plus vif éclat; c'est de lui évidemment que s'est inspiré le créateur ou la créatrice de l'affreuse calotte de tulle qui a remplacé l'ancien bonnet de grande tenue et, en dépit de leur beauté proverbiale, fait ressembler les femmes de la Normandie à des champignons, infligeant un si éclatant démenti aux médisants qui prétendraient encore que l'instinct de la coquetterie est inné dans le sexe faible.

J. DE T.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le mois dernier, on a dû exhumer les restes de Bellini, mort en 1836, pour les transporter à Catane, son pays, qui les réclamait à juste titre. Cette triste cérémonie m'a prouvé que l'art d'embaumer les corps, au lieu de progresser, dégénère: car celui du maestro italien n'était pas très-bien conservé, paraît-il, puisqu'on n'a pas pu lui découvrir la figure; tandis que le cercueil de Bossuet, qui avait été embaumé sous Louis XIV, quand il fut ouvert, laissa parfaitement voir le visage de l'illustre orateur chrétien. J'ai eu le triste honneur de le voir en personne, et voici comment:

C'était en 1854. Des travaux importants devant être faits dans la cathédrale de Meaux, le cercueil de Bossuet, ancien évêque de cette ville, dut être mis à découvert; il était entr'ouvert et, avant de le faire refermer, il fut permis à quelques personnes de contempler les traits vénérés du grand orateur. Je fus du nombre des privilégiés, non-seulement parce que mon fils faisait partie du régiment de cuirassiers alors en garnison dans cette ville, mais encore parce que, se trouvant être un des officiers désignés pour commander le détachement de troupes qui assistait à cette cérémonie, il eut l'heureuse idée de me faire venir. Je peux donc parler du fait *de visu*.

Bossuet était excessivement petit, mais il avait la tête grande, le visage très-long, avec un nez busqué; on voyait encore sa royale et ses dents; enfin, le tout était fort bien conservé. C'eût été ou jamais le moment d'organiser une manifestation religieuse: on n'y songea point; il est vrai qu'on n'avait pas encore, à cette époque, l'habitude d'en faire à propos de tout et à propos de rien.

Mais laissons Bossuet dormir en paix dans sa gloire chrétienne, et revenons à Bellini que j'ai connu de son vivant.

C'était un habitué du salon de la comtesse Merlin, dont j'avais également le plaisir de faire partie. A ce propos, ne vous étonnez pas, chères lectrices, de m'entendre toujours parler des gens d'autrefois comme de personnes de ma connaissance; c'est qu'autrefois Paris n'était point, comme il l'est aujourd'hui, le caravansérail du monde entier; on ne formait pas alors trente-six sociétés dans lesquelles le roi Dollar vous donne seul le droit d'entrer. Il n'y en avait qu'une véritable: on y était reçu selon ses talents, sa position ou son mérite; et tout ce monde-là se connaissait, parlait la même langue, en un mot était uni par cette qualité charmante, la politesse, qui en engendre tant d'autres. Donc je voyais Bellini dans ce monde d'alors.

C'était un délicieux jeune homme, physiquement et moralement, car il joignait à une figure expressive, à une taille élégante, toutes les qualités aimables qui attirent et fixent les cœurs. La nature l'avait doué du caractère le plus sympathique et le plus heureux, celui qui fait accepter de la vie toutes les peines et jouir de toutes les joies. Il était coquet sans être fat, malin sans être méchant, gai sans être insouciant, susceptible d'un vif sentiment d'émulation sans jamais éprouver d'envie, et d'une modestie bien rare malgré ses succès en tous genres: aussi ne souffrait-il pas trop des méchantes intrigues qui furent ourdies contre lui, alors qu'il était dans toute sa gloire, intrigues que des gens malveillants, ou de ces amis maladroits toujours prêts à vous lancer à la tête le pavé de l'ours, ne lui laissaient pas ignorer.

Très-content de ses succès heureux, il applaudissait aussi bien franchement à ceux des autres, « succès — disait-il en se frottant les mains — qui entretenaient son talent par l'émulation qu'ils excitaient en lui. » Le fait est qu'il se croyait bien loin d'avoir atteint encore à l'apogée de cet admirable talent, car chaque jour il s'occupait davantage du soin de varier ses mélodies, de perfectionner son instrumentation: aussi sa mort a-t-elle non-seulement privé ses amis d'un homme bon, spirituel et aimable, mais encore le monde entier d'incomparables chefs-d'œuvre.

Bellini avait beaucoup d'esprit naturel et plaisantait fort bien à l'occasion. Ainsi je me souviens qu'il disait en riant d'une pauvre dame qui s'était affolée de lui, quand on lui reprochait la froideur avec laquelle il accueillait un sentiment si tendre:

— Que voulez-vous! elle est de ces personnes dont les parfums n'ont pas d'odeur, dont les diamants n'ont pas d'éclat, dont les soins n'ont pas de charmes, enfin qui savent rendre tout désagréable, même l'amour.

En lui, il y avait tout à la fois la paresse et l'agitation des Italiens: aussi le *dolce far niente* lui semblait-il la plus délicieuse chose du monde.

— Vous avez en France, disait-il, un singulier proverbe qui peint bien l'ambition de votre nation: *Heureux comme un roi*. Mais je ne trouve pas les rois heureux du tout! S'ils sont comme les corps célestes, s'ils jettent un grand éclat, comme eux aussi ils n'ont point un moment de repos, et sans le repos où est le bonheur?

Ses idées, comme ses paroles, étaient fort libérales, ce qui fait que l'empereur de Russie était sa bête noire: aussi, pour rien au monde, ne voulut-il aller à Saint-Pétersbourg, quoique les offres les plus brillantes lui fussent faites à ce sujet au nom même du czar Nicolas.

— Les despotes, disait-il, ne peuvent être ni bien conseillés ni bien servis, et je me méfie d'eux plus encore que du diable! Messire Satanas, on le connaît, on sait de quoi il est capable; tandis qu'eux, on ne peut jamais deviner quel tour ils cachent dans leur gibecière!

En revanche, il aimait beaucoup la France, il y venait souvent et y restait longtemps; on prétendait même qu'il avait l'intention de s'y fixer quand, hélas! cette belle vie encore si courte, mais déjà si glorieuse, fut brisée tout à coup par une chute de cheval. Bellini alors n'avait encore que trente-trois ans, et l'avenir s'ouvrait si beau devant lui!..

Lorsque ce charmant maestro fit paraître son premier ouvrage, Rossini, quoiqu'il fût encore dans toute la force de l'âge et à l'apogée de sa gloire et de son talent, voulut se retirer de la lutte et déclara renoncer à son art. N'en pouvant deviner le motif, on l'attribua à la prévision du rival dangereux qui se présentait devant lui et qui était salué avec un enthousiasme immense. Mais il faut dire, à l'honneur du cygne de Pezzaro, que, loin de chercher à nuire au nouveau venu, Rossini se déclara hautement un de ses plus fervents admirateurs; et quand Bellini vint à Paris, il le rechercha et le présenta partout, ce qui était joindre une grande finesse à beaucoup de cœur.

On ne saurait imaginer jusqu'où allait l'enthousiasme qui accueillit alors le jeune compositeur : tous les théâtres se disputaient ses œuvres; en même temps, il se vit recherché, fêté par la haute société des villes et presque porté en triomphe par le populaire. On raconte même qu'après la *Norma*, les dames milanaises de l'aristocratie brodèrent pour lui un immense tapis de pied et lui en firent l'hommage de la façon du monde la plus flatteuse.

Je vous laisse maintenant à penser comment, après tous ces hommages, il fut particulièrement accueilli par nos salons et notre public parisiens.

Comtesse de BASSANVILLE.

LES CARTES A JOUER

Parmi les rues de Paris qu'on a dû démolir pour le percement de l'avenue de l'Opéra, il en est une qui rappelle d'assez curieux souvenirs : c'est la rue de l'Anglade, qui allait de la rue Molière à la rue Sainte-Anne. Elle a disparu avec les premiers numéros de ces deux dernières voies publiques, lors de la construction, en 1866, de l'amorce de l'avenue de l'Opéra et des travaux exécutés pour le dégagement des abords du Théâtre-Français. La rue de l'Anglade, qui mesurait 37 mètres, ne comptait que quelques maisons; elle avait été ouverte au commencement du XVII^e siècle.

Cette rue avait tiré son nom d'un sieur Gilbert Anglade, maître cartier, qui s'y était établi en 1639.

Sur les enveloppes des cartes à jouer qu'il vendait, il écrivait comme devise :

Anglade je me nomme,
Et vous prie de jouer et n'offenser personne.

Les maîtres cartiers-papetiers, qu'il ne faut pas confondre avec les papetiers-colleurs, formaient à Paris une importante corporation; ils avaient seuls le droit de fabriquer et de vendre des cartes à jouer.

Cette communauté avait des statuts et règlements fort anciens, renouvelés par édit de Henri III, en 1581; ils furent confirmés en 1594 et augmentés par Louis XIII et Louis XIV. L'apprentissage durait quatre ans, le compagnonnage, trois ans. Le brevet coûtait 30 livres, la maîtrise 700 livres. Les cartiers avaient pour patrons les rois, et leur bureau était chez le juré en charge. Les filles de maîtres jouissaient du droit d'affranchir ceux qui les épousaient de l'apprentissage, et pouvaient travailler elles-mêmes chez les maîtres, en qualité de compagnons.

Autrefois la fabrication des cartes était longue et difficile. Avant d'être mis en vente, un jeu passait cent fois dans les mains du cartier; il y avait donc peu d'objets dont le travail de main-d'œuvre fût aussi multiplié.

L'origine des jeux de cartes est antérieure à Charles VI. Le synode de Worcester défend, entre autres jeux de hasard, celui du *roi et de la reine*. Dans la vie du peintre italien Berna de Sienne, parmi les instruments de jeu brûlés sur la place publique, on cite des figures peintes et des cartes de triomphe; or, Berna, qu'on a mal à propos appelé saint Bernard de Sienne, était contemporain de Charles V, qui n'a pas compris les cartes dans la nomenclature des jeux interdits par lui en 1370, uniquement parce que ce jeu n'était pas encore assez répandu pour attirer sur lui les rigueurs de la proscription. Il est donc inexact de soutenir que ce jeu ne date que de la folie du roi Charles VI, en 1393.

Sainte-Foix, dans ses *Essais historiques sur Paris*, nous a laissé de curieux détails sur la composition des figures des jeux de cartes, sur leur valeur, et sur les personnages allégoriques qui y sont représentés.

Les droits que les cartiers étaient tenus d'acquitter sur chaque

jeu de cartes étaient affectés à l'École royale militaire par l'édit de fondation de cet établissement, janvier 1751.

B. F.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-LYRIQUE. — Pendant que l'Opéra-Comique, réorganisé par M. Carvalho, demande un regain de succès à *Piccolino* et à *Fra Diavolo*, M. Vizentini nous rend *Giraldi*. Quoi qu'en puissent penser les amis de M. Charles Lecocq et les fanatiques partisans de M. Offenbach, il faut bien reconnaître que la partition d'Adolphe Adam est une œuvre fine, distinguée, où les jolis morceaux abondent. L'ouverture, entre autres, est un chef-d'œuvre.

M. Bouhy a eu les honneurs de cette reprise, et à côté de lui M. Angel, un nouveau ténor qui promet... ce que tant d'autres ont si peu tenu!

M^{lle} Perret est bien jolie, et M^{lle} Singelee bien faible... Hélas! nous nous souvenons encore de celle qui n'était alors que M^{lle} Miolan.

ONÉON. — *L'Alerte*, comédie en un acte et en vers libres, de M. Max Le Gros, a pris une liberté grande : celle de ressembler à bon nombre de comédies qui avaient l'avantage d'être écrites en prose. Une débutante, M^{lle} Volsy, y a eu un succès de beauté, et M. Porel, qui n'en est plus à ses débuts, un succès de verve.

Le Repentir, comédie également en un acte, mais en prose, de M. Aurélien Scholl, a des visées plus dramatique que *L'Alerte*. Il semble qu'on y entende comme un échos des *Jeux de l'amour et du hasard*. Cette pièce porte, du reste, l'empreinte du talent incisif que l'on connaît à son auteur et elle est, en outre, fort bien jouée par M^{lle} Chartier et M. François.

GYMNASE. — *Andrette*, un acte encore, fait le plus grand honneur à M. Charles de Courcy et nous sommes heureux de pouvoir porter à l'avoir du Gymnase un succès aussi franc et aussi mérité.

L'espace nous manque pour raconter cette jolie scène de coquetterie parisienne, esquissée avec tant d'esprit, de grâce, de finesse ingénieuse et légère; mais nous dirons, du moins, que jamais le marivaudage moderne n'a été tissé avec une soie plus brillante et d'une main plus agile.

Ajoutons que, dans cette bluette exquise et charmante, M^{lle} Legault et Jeanne Bernhardt sont parfaites, comme Saint-Germain est sans pareil.

PORTE-SAINT-MARTIN. — Le *Coq-Hardy* de M. Louis Davyl a installé en pleine histoire de la Fronde son amusante et brutale fantaisie et son profond mépris de la plate vérité. Il ne faut pas demander de vraisemblance à ce hardi joûteur qu'on prendrait pour un frère de d'Artagnan et qui en eût remontré à tous les mousquetaires d'Alexandre Dumas. Entre autres exploits, M. Davyl lui a prêté la bonne fortune de sauver la vie à Louis XIV enfant, et il a eu la chance non moins heureuse de s'incarner à la scène sous les traits de Dumaine, ce qui lui promet un triomphe d'une certaine durée.

Ce drame mouvementé et vivant, encadré dans de beaux décors, est interprété à souhait par M^{lle} Dica-Petit, Meyer, Raynard, R. Cassothy et M^{lle} Murray, ainsi que par MM. Laray, Martin, Gobin et Murray.

FRASCATI. — Entregistrons la réouverture de ce temple parisien dont le plaisir est le dieu et Arban le prophète. Le maestro, retour de Russie, y a retrouvé les braves avec lesquels nous payons en France le mérite, qu'on solde ailleurs en roubles ou en dollars.

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 677. — DESCRIPTION, PAGE 505.



TOILETTES DE VISITE

Nouveau modèle de confection (devant et dos).



Longue robe des Marais, 66.

Jules Bacheval

H. Bouteiller 1363

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffures de M^{lle} M^{me} Bataillon, s. Chéroux, s. Lingerie et Broderies de la
 M^{me} Gessat et Aubry, s. S. Honoré, 332 - Ceinture Régente de M^{me} De Vertus, Sœurs, s. Aubert, 12.
 Fourneaux de la Colonie des Indes, s. de Rivoli, 114 - Lait Antéphélique de Candis et C^{ie}*

Entered at Stationer's Hall.

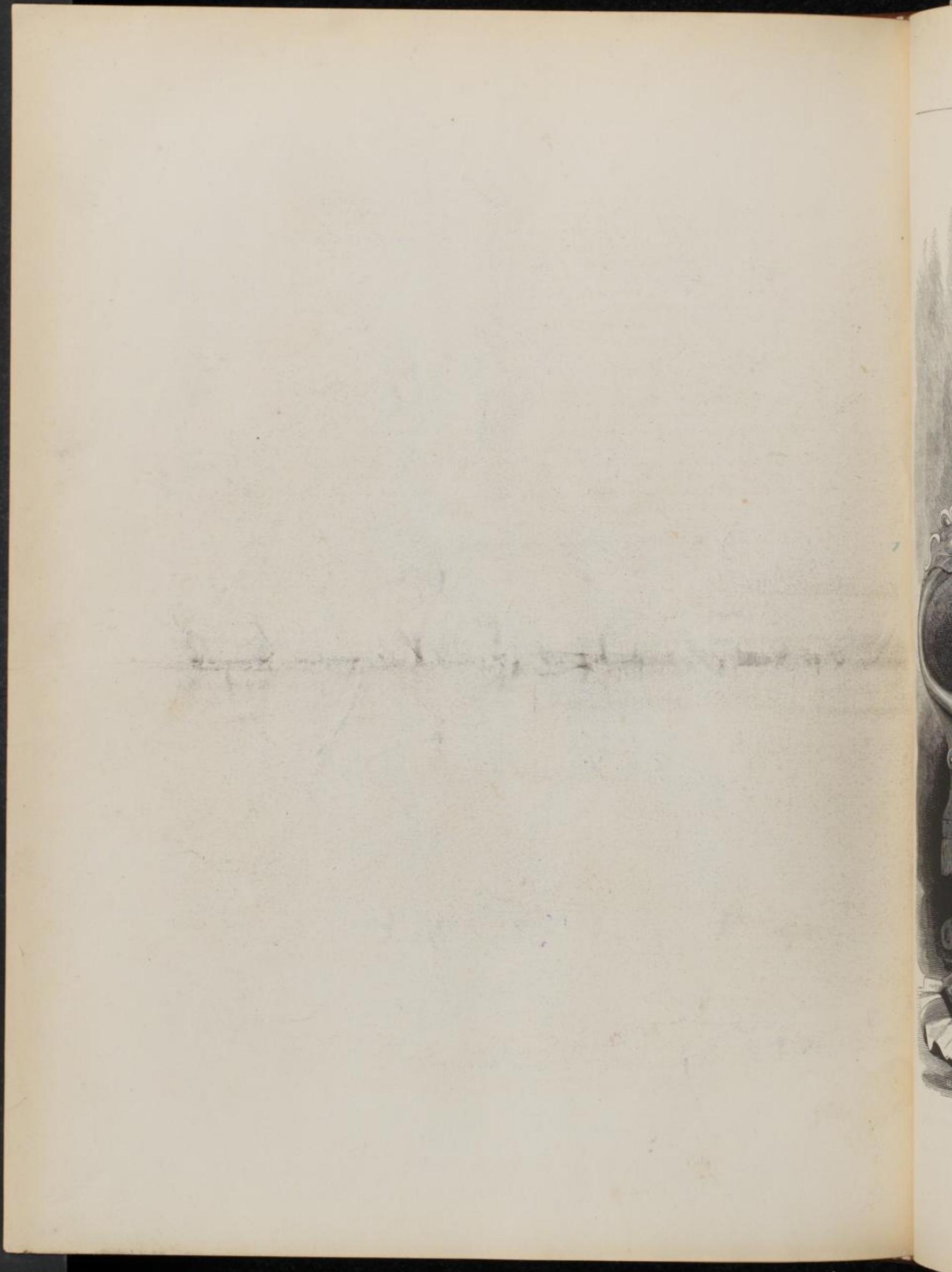


PLANCHE G. N° 690. — DESCRIPTION, PAGE 505.



TOILETTES D'APPARTEMENT

Modèles de M^{me} Bréant-Castel (rue du Quatre-Septembre, 19).

LA MÈRE AUX CHATS

(NOUVELLE.)

(Honora patrem tuum et matrem tuam.)

I

C'était à Villerville, il y a quatre ou cinq années de cela.

Dans la maisonnette voisine de la nôtre habitait une bonne vieille femme dont j'avais remarqué tout d'abord la singulière physionomie, les allures encore plus étranges.

Elle était grande, extrêmement maigre et se tenait très-droite encore malgré son grand âge : soixante-dix ans pour le moins. Pauvre mère François ! Jamais je n'oublierai son front haut et étroit, sur lequel la coiffure normande laissait à peine s'égarer quelques cheveux blancs ; ses petits yeux vert-clair, tout pleins de bonté malicieuse ; ses joues parcheminées et ridées comme les vieilles pommes de rainette ; sa bouche profondément rentrée ; son nez mince, à la forte courbure, et son menton de galoché.

Je ne voudrais pas faire rire à ses dépens, mais la vérité me force à le confesser, et c'était d'ailleurs l'un des traits caractéristiques de sa physionomie : ce nez, ce menton se touchaient presque.

Quant au costume, notre voisine était des plus propres. Rien de blanc comme le bonnet de coton qu'elle conservait durant toute la matinée, comme la *canipette* qui le remplaçait vers le midi. Son caraco d'antique mode, ou sa *dototte* — espèce de camisole calvadocienne, — ainsi que ses longues jupes d'ancienne étoffe à grands ramages, n'avait jamais un accroc, jamais une tache. Le dimanche, pour aller à la messe, elle mettait un châle.

Dans tout cela il y avait beaucoup de la paysanne, mais beaucoup aussi de la petite bourgeoise, de la dame.

Souvent je l'apercevais dans son jardinet, tantôt bêchant et sarclant, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie ; tantôt se promenant avec la lente gravité d'une vieille marquise. Deux ou trois fois je l'avais entendue fredonner, non point des airs villageois, mais de *rococottes* romances datant pour le moins du Directoire ; sa voix était si cassée, si dolente, que je m'en étais senti le cœur tout ému.

A l'exception de ces rares murmures, un silence profond régnait dans sa demeure, où jamais personne, ni parent ni ami, ne semblait lui rendre visite : un isolement complet. Ajoutez à cela la bizarrerie de son aspect, la réserve de son maintien, l'espèce de mystère qui se pressentait dans sa destinée, la tristesse de son regard et de son sourire, la belle révérence bien polie par laquelle elle répondait ordinairement à mon salut... Bref, sans trop savoir pourquoi, je m'intéressais de plus en plus à ma vieille voisine. Oui, la mère François m'inspirait de la sympathie et surtout, j'en dois faire l'aveu, énormément de curiosité.

Un soir donc, rencontrant ma propriétaire, — à laquelle j'avais à adresser je ne sais plus quelle réclamation, — je me dis : Par la même occasion, faisons-la jaser un peu.

C'était une accorte et franche commère de vingt-cinq ans, qui ne devait pas mieux demander que de se dégourdir la langue.

De plus, elle était assise sur le vert rebord du sentier de la dune, ou de la falaise si mieux vous aimez, et regardait au loin en mer si la barque de son mari ne revenait pas ce soir-là.

Le moment et l'endroit me parurent on ne peut plus favorables pour « tailler une bavette ».

Je pris place à ses côtés, et tout en allumant un cigare :

— Madame Guillemain, débutai-je, c'est à vous aussi, n'est-ce pas, la maisonnette de la mère François ?

— Oui, m'sieur... une bien brave vieille tout d'même !

— Ah ! ah ! vous la connaissez ?

— Pardine !

— Depuis longtemps ?

— Depuis son arrivée au pays.

— Ce n'est donc point une Villervillaise ?

— Oh ! que non. Ça vient de loin... des villes.

— De quelle ville ?

— On ne sait point.

— Bah !

— Comme j'ai l'honneur... Oh ! oh ! c'est toute une histoire.

— Eh bien !... cette histoire, racontez-la-moi, madame Guillemain ?

— Ne m'appellez donc point madame... mais tout bonnement, à la façon de chez nous, la Guillemaine.

— La Guillemaine, soit ! Mais arrivons, je vous prie, à la mère François.

« — M'y voici. Dix ans et plus de cela... j'étais encore une jeunesse... une voiture nous arriva par un beau matin de Pont-l'Évêque.

» Dans cette voiture deux voyageuses et, derrière, des malles. L'une des deux dames — elles avaient à peu près même âge — était la maîtresse, et l'autre la servante, mais quasiment une amie... Vous verrez plus tard.

» V'là donc qu'elles demandent l'adjoint Prentout, qu'était mon père, sauf votre respect, et qu'elles lui remettent une lettre de m'sieu Chrétien, le notaire de Pont-l'Évêque.

» Dans cette lettre, le notaire disait :

« Si vous avez une maison de vacante, et qu'elle soit en bon état de demeure, faites accord avec la personne que je vous adresse et tout particulièrement vous recommande. C'est une vieille dame qui a eu bien des malheurs, et qui mérite le respect, les égards, la bonne amitié de tout un chacun. »

» Oh ! pour ce qui est de ça, monsieur, c'est bien vrai. Mais ne languons pas le filet avant que d'arriver au poisson, comme dit mon homme... qu'est pêcheur, et qui ne m'a pas l'air de vouloir revenir aujourd'hui, car je ne reconnais pas encore sa voile parmi celles qui tirent leurs bordées là-bas, vers l'atterrissage de La Capelle.

» Pour lors, la petite maison qu'habite encore la mère François se trouvait précisément à louer, ben propre, ben gentille, je m'en vante. Mon père s'empressa de la montrer à la dame étrangère, qui répondit : — Ça nous va comme un gant.

» On convient de prix.

» Puis vint la question du meuble, qui se régla de même aussitôt, vu qu'il y avait une occasion dans le pays ; la dame acheta pour elle un lit de bois blanc, et pour sa servante, qui l'exigea ainsi, un simple baudet.

» Un baudet, — soit dit en vous respectant, monsieur, — c'est un lit de sangle.

» Avec ça, il ne leur fallut pas grand'chose, allez. Une vieille armoire en chêne, deux grands fauteuils encore plus anciens que l'armoire, une commode, quelques tables et quelques chaises, un bout de miroir, un peu de vaisselle et de dindanderie... qu'est la batterie de cuisine... et voilà tout.

» Le soir même, tout étant paré, les deux vieilles bonnes femmes s'installaient dans la maisonnette.

» Mon père n'avait pas même eu le temps de demander le nom de la dame.

» — Comment donc que vous vous appelez ? lui dit-il dès le lendemain, en allant s'informer si tout était à son bon plaisir.

» — François, qu'elle répondit.

» — François... qui?... voulut insister le bonhomme.

» — Madame François, répéta-t-elle d'un ton à faire comprendre qu'elle ne voulait plus s'appeler autrement.

» M'est avis cependant que François... c'est un nom chré-

tien, je ne dis pas... mais ce n'est qu'un nom de baptême. Elle doit avoir un nom de famille, et elle le cache, elle le *mucho*. Enfin, que voulez-vous, c'est son affaire.

» Par exemple, ça ne fit point celle des commères du pays. Vous comprenez, chacun se connaît au village, et l'on aime à savoir.

» Mais ici, bernique ! Ce fut en vain qu'on tourna tout à l'entour des deux nouvelles venues, en vain qu'on les espionna, qu'on les *ecornifla*, comme on dit à Villerville. Personne ne découvrit rien, *absolument* rien.

» Quant à les interroger, ou du moins à leur arracher par surprise le moindre petit renseignement sur l'endroit d'où elles venaient, sur la façon dont elles avaient vécu jusqu'alors, sur les motifs qui les avaient fait s'expatrier ainsi, on l'essaya bien tout d'abord... et des curieuses, et des acharnées, et des malignes. Ah ! ouiche ! défunt ma mère elle-même y perdit son temps... et Dieu sait que c'était une rusée Normande !

» Non pas cependant que M^{me} François se montrât fière ou point parlante. Bien au contraire, elle rendait bonne mine et franc entretien à tous ceux qui lui faisaient politesse. Elle avait même des conseils au service des malades et des pauvres d'esprit, car je la crois un tantet savante, voyez-vous bien.

» Mais quand on visait à l'amener en douceur sur son propre chapitre, sitôt qu'on en arrivait à lui demander avec adresse si elle connaissait les grandes villes, — Honfleur ou Lisieux, — si elle avait eu des enfants, si elle avait été heureuse ou malheureuse durant sa vie... brout ! elle vous glissait dans la main ni plus ni moins qu'une anguille, virant aussitôt la conversation sans en avoir l'air.

» Oh ! la vieille fûtée ! elle vous questionnait à son tour sur ceci ou sur cela, ou bien se mettait à vous causer morale et religion... Car, au demeurant, monsieur, c'est une vraie bonne femme du bon Dieu !

» Je ne voudrais pas dire du mal non plus de la servante... Oh ! non... oui-da !... mais sous le rapport du mystérieux, elle est bien pire encore que sa maîtresse, allez ! Il y avait des jours cependant où elle aimait à jaser, comme une femme naturelle... il y en avait d'autres, lorsque précisément on se croyait sur le point de la prendre en défaut, où tout à coup, sans dire ni pourquoi ni comment, elle devenait sourde et muette.

» Mais comme elle se montrait prévenante envers sa dame ! comme elle la soignait ! comme elle la veillait !... Quel dévouement ! quelle amitié !... On eût dit quasiment de la vénération !...

» C'était donc deux vertueuses femmes que celles-là. Néanmoins, à cause de leur réserve, il y eut contre elles un premier mouvement de dépit, de rancune. On leur fit un crime de ce qu'elles taisaient, on voulut se venger par la médisance.

» Heureusement, les deux pauvres vieilles étaient d'un âge qui ne prête guère à ce jeu-là. Mais rien ne bride les mauvaises langues. On imagina des histoires ; on prétendit que la maîtresse avait commis quelque forfait, que la servante était sa complice, que c'était par punition ou par crainte qu'elles se séquestraient ainsi toutes les deux. Que sais-je, moi ? Des menteries, des misères. Mais ça ne dura guère ; elle était si évidemment innocente, la mère François, si charitable et si bonne !

» Vers ce temps-là, d'ailleurs, il lui arriva grand chagrin. Sa seule confidente et compagne, son amie, sa servante, tomba malade et mourut.

» Elle l'avait soignée, elle la pleura comme une sœur bien-aimée, et maintenant encore, chaque dimanche, après la messe, elle va lui faire visite au cimetière.

» Il n'y a rien de tel qu'un malheur, — pas vrai, monsieur ? — pour qu'on rende justice au monde. La mort de la servante occasionna un retour général envers la maîtresse.

» Les plus curieux eux-mêmes oublièrent leur curiosité, et se dirent avec tout le pays : Après tout, qu'est-ce que ça nous fait ?

Puisqu'il n'y a moyen de rien savoir, puisqu'elle ne veut pas se laisser connaître davantage, eh bien ! acceptons-la, adoptons-la, aimons-la comme ça. Pour sûr et certain, elle le mérite.

» Et depuis cette époque-là, monsieur, tout un chacun l'a traitée, l'a considérée comme une vraie Villervillaise de Villerville.

» Il est juste de dire que, de son côté, elle se faisait de plus en plus pareille à nous autres, les paysannes de l'endroit. Lors de son arrivée, on l'avait surnommée la dame, car elle portait chapeau. Mais le chapeau étant venu à s'user, elle ne le remplaça pas. Il en fut de même des quelques objets apportés de la ville ; elle en commanda d'autres à la Jeanneton, la modiste du village ; des canipettes, quoi... des coiffes normandes. Un jour, enfin, elle se montra en bonnet de coton ; à partir de ce jour-là, nous ne l'avons plus appelée que la mère François !

» Elle s'est entêtée à ne pas prendre une autre servante, mais c'est à qui fera ses petites commissions, ira remplir sa cruche à la fontaine, et lui rendra les mille petits services que son grand âge exige.

» Ce n'est pas qu'elle manque de force, au moins, ou qu'elle soit mauvaise marcheuse ! Faut la voir trotter menu quand elle s'en va, pour ses provisions, tantôt à Trouville et tantôt à Honfleur, voire même jusqu'à Pont-l'Évêque, lorsque vient le temps de sa rente !

» Cinq cents francs, et pas davantage. Je sais le chiffre, parce qu'autrefois mon père et maintenant mon mari ont souvent, à l'occasion, touché chez le notaire pour elle.

» Ils ont bien tâché tous les deux, de ce côté-là encore, d'obtenir quelques petites révélations, mais pas moyen non plus ; c'est si cachotier, ces notaires !

» Voilà donc tout ce que je puis vous apprendre, monsieur. Depuis plus de dix ans que la mère François habite Villerville, jamais personne d'étranger au pays n'est venu la voir, ni même s'informer d'elle. Faut croire que sa famille, que tous ses amis et connaissances d'autrefois l'ont complètement oubliée !

» Pauvre vieille, son secret est fièrement gardé !

» Un jour cependant...

» Oh !... mais quant à ça, j'é me suis bien promis de n'en jamais parler à personne...

» Et puis, d'ailleurs, je crois que là-bas... tout là-bas... voilà enfin le bateau à Jean-Louis !.....»

II

A ces derniers mots, la Guillemaine s'était levée tout à coup, et venait de bondir jusqu'à l'extrême bord du chemin.

De là, à demi penchée en dehors de la falaise, et des deux mains s'abritant le regard contre les trop vifs rayons du soleil couchant, elle cherchait à reconnaître une dernière voile qui, pas plus grosse encore qu'une mouette, commençait à se détacher en noir sur l'horizon enflammé, dans les lointains presque bleus de la mer.

Quant à moi, immobile et tout songeur, je restai à la même place.

C'était l'heure où tout se tait, où tout s'endort dans la nature, mais où le cœur de l'homme devient plus impressionnable et plus facile à s'attendrir.

L'intérêt que m'inspirait la mère François venait de s'accroître encore par le récit de la Guillemaine, et surtout par sa restriction finale, par ce mystérieux appât qu'elle avait laissé à mon avide convoitise de tout apprendre.

— Que sait-elle donc de plus ? me disais-je à part moi. Pourquoi ce secret comme péroration à cette confidence ? Oh ! je veux qu'elle achève !

— Ça n'est pas encore notre *plate* ! dit-elle en se retournant soudain vers moi.

Nos yeux se rencontrèrent. Elle me devina, car elle se prit à sourire.

Je l'imitai, voyant bien qu'elle n'avait pas moins envie de parler que moi d'entendre.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

L'ARTICLE 214

(NOUVELLE. — FIN.)

M^{me} Ferrier, à cette voix qu'elle croyait reconnaître, leva la tête.

Deux exclamations s'échappèrent en même temps :

— Mon voyageur de Mâcon !

— Le jeune Parisien !

— Ah ! petit misérable ! s'écria l'amoureux, ce n'était pas assez de vous être moqué de moi en chemin de fer, il fallait encore que vous me voliez mon bonheur ; je vous tueraï, et, en attendant, je ne vous quitte pas d'une semelle.

— Et moi, dit le père, je ne quitte ni l'un ni l'autre ; ma fille est compromise, il faut que l'un de vous deux l'épouse.

— Jamais, maintenant ! s'écria M. Paul.

— Impossible ! dit à son tour Valentine.

M^{lle} Julie pleurait comme une Madeleine et son papa s'arrachait les cheveux.

— Sortons, monsieur ! fit l'amoureux en s'adressant à M^{me} Ferrier.

— Un instant, monsieur, répondit la jeune femme. Essayez vos larmes, mademoiselle... Voulez-vous me suivre, messieurs ?

— Où cela ? demanda le bonhomme.

— Chez moi, au n° 9. L'explication ne sera pas longue. Je vous affirme, monsieur Paul, que l'innocence de M^{lle} Julie... et la mienne vous seront clairement démontrées.

— Dame ! fit le père, je ne demande pas mieux, moi.

— Oh ! ne croyez pas m'échapper, dit l'amoureux.

— Soyez tranquille... j'espère même que vous et monsieur votre futur beau-père voudrez bien m'accompagner tantôt jusqu'au bateau à vapeur.

— Finissons-en.

— Je ne demande pas mieux. Mademoiselle Julie, prenez le bras de votre papa et veuillez nous suivre.

M^{me} Ferrier avait pris un parti héroïque et était toute souriante.

— Allons ! se dirent les trois personnages.

Ils traversèrent le corridor et entrèrent au n° 9.

— Veuillez vous asseoir dans ce petit salon et m'attendre quelques minutes. Mais, auparavant, monsieur Paul, assurez-vous qu'il n'y a pas de porte de sortie dans la chambre voisine.

M. Paul, très-intrigué de ce qu'il allait apprendre, jeta un coup d'œil dans la chambre à coucher.

— Vous êtes satisfait ? demanda Valentine.

— Oui.

— Eh bien, patientez un instant.

Elle entra dans la chambre voisine et en ferma la porte.

Il s'écoula dix minutes environ.

Tout à coup, la porte se rouvrit, et à la place du jeune voyageur surgit, dans le petit salon, une charmante femme dont l'épaisse chevelure brune, mal contenue par le peigne, s'épandait en boucles soyeuses sur son cou et sur ses épaules.

Elle fit la plus irréprochable révérence aux trois personnages qui la regardaient ébahis et leur dit :

— Je vous fais mes excuses, à vous d'abord, mademoiselle, pour la peur bien involontaire que je vous ai causée ; à vous en-

suite, monsieur Paul, pour l'émoi douloureux que vous avez éprouvé, et j'espère que vous n'insisterez plus pour vous battre avec moi. Quant à vous, monsieur, ajouta M^{me} Ferrier en s'adressant au père, si vous voulez bien m'offrir votre bras, nous allons descendre tous les quatre dans la salle à manger afin de montrer à tout le monde que M^{lle} Julie ne pouvait pas être compromise en ma compagnie.

— Ah ! je disais bien que vous étiez un petit sournois ! s'écria M. Paul, ravi de la tournure que prenait l'affaire... Mais comment n'ai-je pas deviné en chemin de fer.

Il n'acheva pas : la belle Julie eût pu concevoir quelque jalousie de ses regrets.

Le bonhomme s'était avancé et arrondissait son bras.

— Madame... ? fit-il.

Le temps suspensif n'était autre qu'une interrogation.

— Une Parisienne, qui a eu le tort d'être jalouse de son mari et de prendre au pied de la lettre l'article 214 du code, répondit M^{me} Ferrier.

— Que dit donc cet article ? demanda curieusement M^{lle} Julie.

— Vous l'apprendrez le jour de votre mariage, mademoiselle.

A cinq heures, ainsi que l'avait prédit Valentine, elle arrivait au bateau à vapeur en compagnie des trois personnages, et tous quatre débarquaient peu après sur le grand quai de Genève.

Le même soir, cette fois sous les habits de son sexe, elle s'installait dans le compartiment des dames seules au train qui partait pour Paris, et le lendemain, vers dix heures, elle arrivait à sa villa des fonds de Saint-Germain.

Son cœur battait bien fort au moment où elle franchit la grille de sa charmante habitation. Si son mari était de retour, comment lui expliquerait-elle son absence ?...

VI

CONCLUSION ET MORALE.

Mais à la place de M. Ferrier, Valentine trouva deux lettres de son mari. L'une lui annonçant la rencontre qu'il avait faite à Evian de son débiteur et le remboursement de sa créance de 55 000 francs ; l'autre, la prévenant qu'il arriverait le lendemain dans la soirée.

Or, le lendemain était ce jour-là.

— Il était temps ! murmura Valentine.

Le convoi de six heures avait amené M. Ferrier à Saint-Germain.

— J'avais tellement hâte de te revoir, ma chère Valentine, dit-il à sa femme en l'embrassant, que je ne me suis même pas arrêté à Paris. Du chemin de fer de Lyon, je me suis fait conduire en voiture à la gare de l'Ouest.

— Que tu es aimable et que je t'aime ! dit la jeune femme toute joyeuse.

— Chère Valentine !... Tu as été bien inquiète, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! bien inquiète et bien tourmentée !

— Il faut que je te raconte un incident vraiment inexplicable de mon voyage. Après avoir quitté Thonon, où j'avais été contraint de me rendre pour obtenir le remboursement de la somme qui m'était due, j'ai regagné Genève pour y prendre le chemin de fer, et, tout naturellement, je suis descendu à mon hôtel ordinaire. — On est venu vous demander durant votre absence, me dit le propriétaire de l'hôtel de la Couronne. — Moi ? — Oui... un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, brun, très-beau garçon ; il arrivait de Paris, et, apprenant que vous étiez parti pour Evian, il s'est fait conduire immédiatement au bateau à vapeur ; mais l'*Helvétie* venait de quitter le grand quai et il est rentré à l'hôtel. — Pour m'y attendre ? — Non ! pour attendre le départ du lendemain. C'est un singulier jeune homme... il est resté toute la journée enfermé et s'est fait servir dans sa chambre.

J'ai vainement cherché qui pouvait être ce jeune homme de

dix-sept à dix-huit ans, brun et très-beau garçon, qui courait après moi, dit M. Ferrier. Tu ne t'en doutes pas, toi, Valentine?

Était-ce avec intention que M. Ferrier adressait cette question à sa femme?

Elle rougit et se troubla, mais répondit :

— Non, mon ami.

— L'été prochain, si cela te plaît, je t'emmènerai avec moi à Genève; nous descendrons à l'hôtel de la Couronne, on y est très-bien.

— Non, non! fit vivement M^{me} Ferrier, je t'assure que je n'ai nulle envie d'essayer de la vie d'hôtel: j'aime mieux notre maison.

M. Ferrier sourit: il avait compris, mais il n'en fit rien paraître, ce qui était à la fois une preuve d'esprit et une preuve de sagesse.

— Et la morale de cette histoire? me demanderont mes lectrices.

— Oh! mesdames, vous êtes bien trop intelligentes pour que j'ajoute un mot de plus à ce récit!

ARMAND LAPOINTE.

LA JEUNE FILLE

Une de nos abonnées veut bien nous communiquer la lettre suivante qu'elle a reçue et qui intéresse un certain nombre de nos lectrices :

MADemoiselle HÉLÈNE T..., A GRENOBLE.

« Chère petite sœur,

» Tu veux que je profite de ce court séjour à Paris pour te chercher « quelques livres nouveaux et intéressants ».

» J'allais te répondre que, parmi les livres à la fois nouveaux et agréables, je n'en vois guère qui soient destinés aux jeunes demoiselles, quand le hasard m'a fait découvrir justement ce que tu demandes.

» En flânant aux vitrines du boulevard, j'ai vu dans un étalage de livres plus ou moins jaunes, rouges ou bleus, un volume à couverture glacée d'un blanc vif, — on eût dit du satin, — avec ce titre: *La Jeune fille, lettres d'un ami*, par M. C. Rozan (1). Ce livre en robe blanche m'a réjoui l'œil; le titre m'a intrigué... J'ai acheté, j'ai lu, et je t'envoie ma trouvaille.

» C'est d'une nouveauté qui m'a plu beaucoup. En seras-tu aussi contente que moi? je l'ignore. Vous autres, femmes, vous avez une manière à vous de juger. Mais, au moins, petite sœur, la maturité de tes dix-huit ans devra reconnaître l'opportunité d'un tel ouvrage et le talent de l'auteur. N'est-ce pas une excellente idée de faire dire par un vieil ami à une jeune fille qui va entrer dans le monde toutes les vérités sévères ou douces qu'elle doit graver dans sa tête et dans son cœur pour se diriger dans la vie?

» Certes, il n'était pas facile, mesdemoiselles, de vous dire toutes ces vérités, avec une franchise absolue, sans vous irriter ou vous déplaire, — même en adoucissant cette pilule un peu amère par un chaleureux éloge des qualités et des vertus qui sont votre apanage. Aussi je ne saurais assez louer l'esprit, le tact, toutes les qualités de forme dont l'auteur a su envelopper les idées solides et justes de son livre.

» Si tu communique *La Jeune fille* à ta tante Claire, elle y

(1) Un volume in-18 anglais, imprimé avec luxe par J. Claye; prix: 3 fr. 50. — Chez M. Ducrocq, éditeur, rue de Seine, 55, Paris.

trouvera une lettre vinaigrée sur le *Masque physique* (veloutine, fard et autres ingrédients), qui, je t'assure, la fera bondir. Je sais que ce chapitre te laissera indifférente, et pour cause; mais en sera-t-il de même de ceux qui ont pour titre: M^{lle} Péronnelle, les *Négligences du langage*, le *Masque moral*. De ceux-là tu pourras, si je ne m'abuse, tirer quelque profit personnel.

» Ne crois pas toutefois, petite sœur aimée, que je t'envoie ce livre dans une intention méchante. Si j'ai reconnu quelques-uns de tes travers dans certaines pages d'une critique un peu piquante, j'ai retrouvé aussi tes meilleures qualités, décrites avec une saveur de style que tu goûteras certainement comme moi, dans les lettres consacrées à la douceur, à la simplicité, à la modestie et à la bonne grâce.

» Donc, lis *La Jeune fille*. Tu te laisseras, j'en suis presque sûr, gagner et entraîner par la conviction de l'auteur, par son style, facile et rapide sans la moindre tache, par sa verve tour à tour émue, railleuse, éloquente, — j'ajouterai par ce ton de bonne compagnie qui prête tant de charme au langage familial.

» A bientôt, etc.

» R. T... »

REVUE DES MAGASINS

Une femme prudente n'attend jamais au dernier moment pour organiser ses toilettes d'hiver; elle s'y prend d'avance, au contraire: c'est le moyen de ne pas être prise au dépourvu. Nous voyons, par les lettres qui nous arrivent, que nous ne sommes pas seule de cet avis.

On nous demande beaucoup de renseignements sur les nouvelles façons des robes, sur le choix des étoffes, etc.; enfin, on nous prie de nous informer auprès de M^{me} DUBOYS de ses prix et d'en donner un aperçu.

Nous sommes à même de répondre catégoriquement sur ce dernier point, en ajoutant que M^{me} Duboys nous a gracieusement fait des prix exceptionnels. Mais avant de les indiquer, nous devons rappeler à nos lectrices que cette maison possède les plus belles étoffes et les meilleures que l'on puisse désirer, ce qui donne à ses toilettes une valeur particulière.

Un costume en fantaisie de laine, excellent ordinaire, d'une simplicité élégante, est coté par M^{me} Duboys de 200 à 250 francs, selon les garnitures.

Une jolie polonaise (nouveau modèle), en beau cachemire noir et très-bien conditionnée: 125 fr.

Un paletot ou confection, de genre simple, bien établi: 200 fr.

Un costume riche, pour dîner ou cérémonie: 500 fr.

Nous insisterons particulièrement sur ce point que, chez M^{me} Duboys, tout est comme il faut, élégant, sans tapage; nous ajouterons que son hôtel (31, rue d'Anjou-Saint-Honoré) est fréquenté par les femmes du meilleur monde, et que la toilette la plus simple est soignée avec le même zèle que la toilette riche.

— En vue des froids futurs, M. DE PLEMENT a établi de gentilles *ceintures cuirasse* en flanelle blanche ou de couleur, pour trois tailles différentes. Ces ceintures, qui ont 25 centimètres de hauteur, sont doublées de flanelle ou de cotonnette au choix, et baleinées ou non. Lorsqu'on en désire une, on doit indiquer son goût en ce sens, et donner en même temps le tour de taille et des hanches.

La maison de Plument réussit à merveille le jupon blanc, — comme tout ce qu'elle entreprend, du reste, — nous avons eu plus d'une fois occasion de le constater. Parmi ses dernières créations en ce genre, nous citerons le jupon *Récamié* monté à plat et se boutonnant au bas de la *Ceinture Jeanne d'Arc* du corset, ce qui supprime du coup toute épaisseur sur les hanches. Un volant garni de dentelle de Mirecourt entoure le bas du jupon; un second volant s'ajoute au-dessus de celui-là pour la traîne. Grâce à une coulisse placée près du second volant, l'ampleur du jupon est ramenée en arrière. Ce joli modèle coûte 20 francs.

La traîne dite *Parisienne* est une traîne indépendante qui recouvre tout le milieu du jupon par derrière et s'adapte par des boutons à la ceinture sur les côtés. On peut aussi la relier à la traîne du costume par des cordons, ce qui leur imprime un mouvement uniforme et permet de les relever du même coup. Le jupon *la Parisienne* est justement établi en vue de la traîne *Parisienne*.

On ne peut mieux faire que de s'adresser à M. de Plument (rue Vivienne, 33) pour le grand jupon de soirée. On nous en a montré de plusieurs genres, un entre autres : le jupon *Sidonie*, en fort bon nansouck, d'une excellente coupe, avec volants garnis de petits plis, d'entre-deux et de dentelle ou de plissés. Nous reviendrons sur cette question.

— Un des premiers devoirs d'une marraine consiste à faire un joli cadeau à l'enfant qu'elle va tenir sur les fonds baptismaux. Cet heureux sort incombe presque toujours à l'une des grand'mères du cher petit être : aussi s'acquittait-elle bien souvent de ses obligations en offrant la layette.

Cette layette, s'il est question d'un premier enfant surtout, est l'objet de tous les soins de la bonne grand'mère, et si sa fortune est à la hauteur des désirs de son cœur, le choix des mignons objets sera magnifique.

Nous en avons eu la preuve tout dernièrement, grâce à l'obligeance de M^{me} GESSAT, qui nous avait mandé en grande hâte, rue Saint-Honoré, 332, pour examiner avant le départ la plus ravissante exposition de layette que nous ayons jamais vue.

Petites chemises de quatre grandeurs en fine batiste, garnies toutes différemment de broderie à même l'étoffe, de plissés et de valenciennes. Dans les petites coulisses, des faveurs roses (on voulait une fille).

Petites flanelles aux bords festonnés de laine de toutes nuances, d'un aspect fort coquet. Les brassières en piqué, en basin et en cachemire rose, voilées de foulard blanc, avec des dentelles tuyautées sur les bords, et ornée de petit rubans ou coulissés. Un grand nombre de robes longues, très-joliment garnies : les plus simples en nansouck coulissé, garnies de volants de même étoffe finement plissée, alternant, sous forme de tablier, avec encadrement pareil.

SPÉCIALITÉS.

L'automne, en même temps que la chute des feuilles, nous ramène les longues veillées, le travail en famille, les lectures sans fin autour de la lampe, les soirées, le théâtre, etc. Que de plaisirs en perspective, mais aussi que de fatigues ! La fraîcheur du teint n'y résisterait pas, si l'on n'avait à sa disposition certains talismans, le *lait antéphélique* de CANDÈS, par exemple.

Ce lait virginal, qui donne à la peau une fraîcheur juvénile, communique au teint une transparence et un éclat des plus flatteurs.

L'antique réputation du *lait antéphélique* de Candès, qui compte près de quarante ans d'existence, se maintient toujours au même niveau, en dépit des mille et un produits du même genre qui se sont manifestés depuis. Le secret de ce succès sans précédent tient à ce que l'inventeur, M. Candès, n'a cessé de s'occuper lui-même de la composition de cette eau, qui n'a, par conséquent, rien perdu de sa valeur.

C'est donc à M. Candès lui-même (26, boulevard Saint-Denis) qu'on doit adresser les demandes, surtout si l'on tient à éviter de recevoir une de ces contrefaçons que suscitent les meilleurs produits.

M. D'A.

PRIME OFFERTE A NOS ABONNÉS

GRAND PANORAMA DES MODES D'AUTOMNE ET D'HIVER 1876

Encouragés par la faveur avec laquelle a été accueilli le « Panorama des modes de printemps et d'été » que nous avons publié au début de la précédente saison, nous avons décidé d'offrir à nos Abonnés, pour la saison d'Automne et d'Hiver de 1876-77, une nouvelle collection de modèles choisis, de nature à répondre sous tous les rapports aux nécessités de la toilette féminine. Le précédent Panorama s'était senti des conditions un peu hâtives dans lesquelles il avait été exécuté ; éclairés par l'expérience résultant de ce premier essai, nous avons pris nos mesures pour que la planche d'automne ne laissât rien à désirer au point de vue de l'exécution et pût être mise moins tardivement à la disposition de toutes les personnes qui prennent part à la confection des toilettes. Inutile d'ajouter que nous n'avons rien négligé pour arriver à réunir des modèles de la plus haute nouveauté, variés autant que nombreux, et présentant à la fois le cachet de la véritable élégance et de la distinction la plus exquise.

Le **Panorama des modes d'automne et d'hiver** que nous annonçons aujourd'hui, et qu'on peut dès à présent se procurer dans nos bureaux, est une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Elle ne contient pas moins de **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires et représentant un ensemble de **quatorze toilettes complètement inédites**, d'un dessin hors ligne et du plus gracieux aspect. Au moment où l'on renouvelle toutes les toilettes féminines (toilettes de ville, visite, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, de manière à les mettre en rapport avec les exigences de la saison, cette collection de modèles présente un puissant intérêt et une incontestable utilité pratique. Nos lectrices ne sauraient rien trouver de plus avantageux que cette magnifique planche, et nous croyons leur rendre un réel service en leur conseillant d'en faire sans retard l'acquisition.

Pour recevoir immédiatement cette belle PRIME, expédiée franco et roulée sur un bâton afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, adresser **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de MM. AD. GOUBAUD ET FILS, 92, rue Richelieu, Paris.

UN CONSEIL PRATIQUE

Nous ne saurions trop recommander aux jeunes femmes le *Journal illustré LA JEUNE MÈRE ou l'Éducation du premier âge*, publié à la librairie E. Plon et C^e (10, rue Garancière, Paris) par le DOCTEUR BROCHARD *, bien connu par ses travaux spéciaux sur l'hygiène et les maladies des enfants. Ce Journal, couronné par l'Académie de médecine, et qui a obtenu la couronne civique de la Société nationale d'encouragement au bien, paraît une fois par mois et coûte six francs par an.

Remédier à l'inexpérience des jeunes mères, leur donner un guide qu'elles pourront consulter toutes les fois qu'elles auront un nouveau-né dans les bras, les mettre à même de donner à leurs enfants une santé et une constitution qui feront plus tard leur gloire et leur bonheur, tel est l'objet de cette publication, qui n'a aucune prétention scientifique et qui n'a qu'un but, vulgariser l'hygiène de l'enfance, et aider ainsi à diminuer la mortalité excessive des jeunes enfants.

Un numéro spécimen est envoyé gratis sur toute demande par lettre affranchie.

Voici le sommaire du numéro 12 (1^{er} octobre 1876) :

Causerie du Docteur (*Médecine maternelle : la Dentition*). De l'éducation. Le Faon et le Nourrisson. Les petites voitures. Nouvelles. Table des matières. Gravures. — La tasse de lait. Jeu breton.

SOMMAIRE DU 3^e NUMÉRO D'OCTOBRE 1876

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary d'ACBERVILLE. — Correspondance. — Echos de la mode, par H. DE M. — Les coiffures d'antan, par J. DE T. — Lettres d'une Douairière, par M^{me} DE BASSANVILLE. — Les cartes à jouer, par B. F. — Théâtres, par HOP-FROG. — *La Mère aux chats*, nouvelle, par M. Charles DESLYS. — *L'article 214*, nouvelle, par M. Armand LAPOINTE. — *La jeune fille*, par R. T. — Revue des magasins et renseignements divers.

ANNEXES. — Gravure coloriée n° 1363, dessin de M. Jules DAVID : toilette d'appartement et toilette de visite. — Patron coupé (Annexe générale aux éditions n° 2 et n° 3). *Robe orientale*.

Dans le texte : P. n° 337, dessin de M. J. ROCAULT : chapeau de théâtre. — G. n° 677 et 690, dessins de M. E. THIRION : toilettes de visite et d'appartement.

ROUVENAT (*) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.